

question militaire et, quand l'heure qu'on lui avait indiquée fut venue, il remonta en voiture et se fit conduire rue de l'Université.

Le général de Bécourt était chez lui.

Un vieux serviteur, à la tournure soldatesque, ouvrit la porte à M. Lefrançois. Après avoir regardé la carte que le jeune homme le pria de faire tenir à son maître, il dit entre haut et bas :

—Gare la bombe !

M. Lefrançois ne répondant pas, le vieux serviteur qui était évidemment un ancien planton du général, s'éloigna en murmurant assez fort pour être entendu :

—C'est un nouveau. Pauvre garçon ! le général n'en fera qu'une bouchée.

M. Lefrançois ne put s'empêcher de sourire malgré sa préoccupation.

—Après tout, se dit-il, il ne me mangera pas !

Et il suivit le domestique qui venait le chercher pour le conduire auprès du général.

Celui-ci était assis devant un bureau surchargé de papiers, dans un cabinet de travail dont les murs étaient couverts de cartes géographiques et de reliefs militaires.

—Mon général, dit le lieutenant en entrant, je vous prie d'excuser....

—Suffit, interrompit le vieux brave, sur un ton courroucé.... Quelque passe-droit ?....

—Non, mon général, je viens....

Mais celui-ci, lisant la carte qu'il tenait à la main :

—12<sup>e</sup> de ligne.... Bon régiment.... De quelle promotion êtes-vous ?

—De celle de 1861

—Très bien.... Mexique.... Lieutenant, mais pas décoré.... C'est la croix que vous voulez ?

—Pas davantage, mon général.

M. de Bécourt ouvrit démesurément les yeux et regarda le lieutenant d'un air aussi étonné que s'il l'avait vu se changer en femme.

—Eh bien ! qu'est-ce que vous me voulez, alors ?

Le lieutenant, qui avait été averti, ne se laissa pas intimider ; profitant de l'issue qui lui était ouverte, il dit vivement :

—Il s'agit de votre ami, le comte de Bertillon.

—Bertillon ! il est mort, Bertillon, et il y a longtemps.

—Je sais, mon général, aussi l'affaire qui m'amène se rattache-t-elle à sa succession et à ses héritiers.

Le général s'humanisait sensiblement à mesure que les questions militaires s'éloignaient de lui. Il fit asseoir le lieutenant que, jusqu'à ce moment, il avait laissé debout, et lui dit :

—Je vous écoute, mon jeune ami.

M. Lefrançois raconta succinctement les dramatiques événements qui venait d'agiter la famille d'Humbart.

—Cette pauvre Emilie, dit le général à mi-voix, je me la rappelle ; elle était douce, charmante.... mille fois supérieure, bien qu'elle n'eût pas le sou, à ce d'Humbart.

Et plus haut, avec un accent de mépris :

—D'Humbart !.... sa femme a été assassinée, et le misérable ne s'est pas brûlé la cervelle !

—Général, répliqua le jeune homme, il reste à M. d'Humbart de venger sa femme.

Le général se levant brusquement :

—Je sais ce que je dis, sacrebleu !

Et tordant ses moustaches grises d'une main crispée, il grommela :

—Est-ce que ce blanc-bee serait aussi canaille que l'autre !

La conversation, montée à ce diapason, ne pouvait pas durer.

Le lieutenant, quel que fût son désir d'être renseigné, craignit de ne pouvoir se maîtriser, et de manquer de respect au général. Il prit son chapeau et se disposa à sortir....

Son interlocuteur le retint par le bras.

—Qu'est-ce que c'est, jeune homme, dit-il. Est-ce ainsi qu'on se défend dans l'armée française aujourd'hui ? De mon temps, monsieur, l'ennemi n'a jamais vu nos talons.

—Je vous ferai remarquer, mon général, que j'ai décliné toute conversation militaire, je viens, avec votre agrément, vous entretenir d'une affaire extrêmement grave, et dès le début, vous me faite comprendre, qu'il vous est désagréable d'en parler ; je me retire.

Le général sonna.

Le vieux serviteur parut.

—Baptiste, dit M. de Bécourt, quand M. Lefrançois que voilà se présentera ici, tu lui rendras les honneurs militaires.

Puis tendant la main au lieutenant :

—Touchez là, jeune homme, vous êtes un brave et vous avez du cœur.

Le vieux Baptiste écarquillait ses yeux démesurément. La manière d'être de son maître lui paraissait tellement anormale, qu'il restait là au port d'armes, bouche bée, ahuri.

—Eh bien ! mille tonnerres, cria M. de Bécourt, vas-tu prendre racine là, maintenant !

Baptiste, terrifié, fit demi-tour à gauche, et disparut sans souffler mot, mais il reprit sa revanche dans l'antichambre où il sacra de la belle manière.

Bien qu'il eût été préparé à des surprises d'originalité chez le général, M. Lefrançois ne laissait pas que d'être étonné ; il attendait les événements, ne sachant trop que penser.

Le mouvement sympathique de M. de Bécourt était très réel. Quand Baptiste fut parti, le général dit :

—Vous êtes le premier officier qui m'ait tenu tête, monsieur Lefrançois. Je ne l'oublierai pas. Vous êtes un homme, vous. Comptez sur moi. A présent, causons comme de vieux amis.... Voulez-vous savoir ce que je pense de M. d'Humbart ? Je vous ai dit : C'est un gredin, j'ai eu tort, parce que vous le croyez un honnête homme. Au fait, il n'a pas dû vous dire, lorsqu'il s'est marié avec votre sœur : Je ne vaudrais pas la corde qui devrait me pendre.

—Mon général, je vous en supplie, expliquez-vous clairement. Ma sœur est morte, je veux la venger.... Je suis sûr que le meurtrier n'est pas M. d'Humbart, par les raisons que je vous ai exposées....

—Et qui vous a dit qu'il a tué sa femme !

—Si vous ne le dites pas positivement, vous laissez supposer qu'il est capable d'un crime aussi horrible.

—Ah ! dame !....

—Mais, pour parler ainsi, vous avez des preuves de sa scélératesse ?

—Des preuves : des preuves ! Vous êtes naïf, mon cher enfant. Est-ce que vous croyez que les bandits de cette force laissent traîner des preuves derrière eux ! Tenez, j'ai vécu intimement pendant dix ans avec le comte de Bertillon. Tant qu'il a eu son fils, il a été l'homme le plus heureux du monde. Il vivait largement, laissait tous ceux qui l'entouraient se goberger et faire leur pelote.... Le pauvre Raoul mort, il est resté à la